



## La famille Nour, un ” roman vrai ” sociologique.

Françoise Lorcerie

### ► To cite this version:

| Françoise Lorcerie. La famille Nour, un ” roman vrai ” sociologique.. 2013, pp.13-18. hal-00796805

**HAL Id: hal-00796805**

**<https://hal.science/hal-00796805>**

Submitted on 5 Mar 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *La Famille Nour*, un « roman » vrai sociologique

Il y a dix ans, Catherine Delcroix publiait une étude de cas d'un genre rare, une sorte de « roman vrai » sociologique. Le lecteur était convié à entrer dans la vie d'une famille nombreuse d'origine marocaine vivant dans un quartier populaire, une vraie famille dans une vraie ville, mais jamais nommée. De façon symbolique, l'auteure avait attribué à ses informateurs le patronyme « Nour », « Lumière » en arabe. Et de fait, leurs vies éclairaient l'analyse : Catherine Delcroix adoptait une écriture empathique qui tissait ensemble l'analyse avec le déroulé des vies des personnes, les deux parents et leurs huit enfants, qu'elle avait suivis pendant six années consécutives. Le fils cadet avait alors 5 ans, l'aîné 25 ans.

Après deux éditions, le livre est repris avec une nouvelle postface, dix ans après. Le lecteur qui connaît déjà l'histoire passée des Nour se précipitera sur cette postface car on y apprend la suite de l'histoire, et celle de l'analyse aussi. Que sont devenus les Nour dix ans plus tard ? Tous sont désormais adultes, mais un des frères a perdu la vie. Tous ont connu, à l'instar de Leïla la fille aînée, 35 ans aujourd'hui, « des parcours semés d'embûches » même si Leïla a finalement atteint son objectif : un emploi stable. La « causalité du probable » énoncée par Bourdieu est ici *incarnée*, elle émerge pour le lecteur de l'expérience des membres de la famille Nour, suivis sur seize ans au total.

A cet égard, si le livre vise à dégager des lois sociales, comme le font par nature les travaux de sociologie, celles qui intéressent Catherine Delcroix ne sont pas les grandes lois qui, à travers la domination sociale, cadrent le destin des individus quoi qu'ils fassent. Certes leur impact dans la vie des Nour n'est que trop évident. Mais ce qui fait l'intérêt et souvent aussi le charme du livre, c'est que l'auteure installe l'analyse dans un espace théorique novateur, à l'articulation du micro et du macro, à l'échelle de cette grande famille dans ce quartier populaire d'une ville de France. S'y entrelace un faisceau de dimensions analytiques sur lesquelles la sociologie entretient le débat : individu-collectif, société-communauté, national-transnational, tradition-modernité, inclus-exclus, sans compter les articulations liberté-contrainte, privé-public, ethnicité-citoyenneté...

Partant de ce que chacun des interlocuteurs retient de son enfance, le livre restitue à touches légères les *logiques d'action* particulières selon lesquelles il ou elle oriente et réoriente sa vie. Il révèle ce que ces logiques doivent aux autres membres de la famille et aux relations avec les agents des institutions diverses auxquelles les uns et les autres ont affaire. La fille aînée

disait il y a dix ans : « Mes loisirs, ce sont mes études », elle donnait l'exemple d'une détermination sans faille pour surmonter les obstacles jusqu'à avoir une bonne situation. Elle n'avait cependant pas validé son master de droit alors qu'elle était en quatrième année. Comment cela s'est-il passé pour elle ensuite ? Et pourquoi-comment a-t-elle galéré pendant encore dix ans ? La réponse n'est ni simple ni ponctuelle, elle est complexe, à la fois individuelle et collective, et s'ajuste dans la durée. En 2011 elle a fini par entrer dans la fonction publique. La force du livre, un peu comme dans la littérature encore une fois, est de mettre le lecteur en présence de cette complexité concrète, interpersonnelle, définie en contexte et tramée par des institutions, changeante dans le temps, qui caractérise les conditions dans lesquelles nous, humains, orientons nos choix.

Mais les Nour ne sont pas n'importe qui. Les parents sont des Berbères du Maroc, ils y gardent des attaches ; et les enfants, tous nés en France, sont des enfants d'immigrés. Ils sont pauvres. Leurs revenus les situent au-dessous du seuil de pauvreté, la famille vit dans des conditions précaires. Ses membres sont vulnérables, d'autant que plusieurs sont affectés de pathologies. Or ils sont aussi des battants, c'est même pour cette raison qu'ils ont été signalés à l'auteure. Comment s'y prennent-ils ? Comment se profilent les contraintes pour eux et quelles sont les ressources qu'ils mobilisent ?

Ce n'est pas le moindre apport du livre que d'aider à faire justice des fadaïses qui sont couramment servies en France sous le nom d'intégration. Notamment en ce qui concerne la conformité culturelle supposément requise. Les Nour entretiennent des liens avec leurs parents et voisins dans leur village au Maroc. La culture marocaine a du sens pour eux, ce n'est pas de l'ordre du choix. L'islam, par exemple, fait partie de l'éthos familial, il est vécu comme un garde-fou contre la marginalisation, note Catherine Delcroix. Pour autant, les manières de faire marocaines n'ont pas que du bon pour eux. En jouant sur le décalage des règles matrimoniales, le père a pris une seconde femme lors d'un voyage au Maroc ; et cette bigamie du père a bouleversé les équilibres familiaux. Elle a constitué un choc durable pour chacun. Néanmoins la mère a su préserver la famille, et l'épreuve l'a menée à s'affirmer davantage dans la cité. Autre exemple, ceux des enfants de la famille qui sont ou ont été en couple ne se sont pas mariés civilement, ils ont fait un mariage devant l'imam. Cette façon de faire ménage à la fois l'amour-propre des parents et la liberté des jeunes, ainsi que le lien familial. Les couples ainsi formés ne semblent pas plus instables que les autres et les séparations ne mettent pas forcément fin aux engagements vis-à-vis des petits enfants et même des ex-conjointes, on le voit dans le livre.

Car les Nour sont d'abord des acteurs sociaux rationnels, normalement rationnels : c'est une des grandes leçons de l'étude. En temps normal comme dans les épreuves, ils cherchent constamment à améliorer leur situation. La « galère », dans ce récit, ne désigne pas l'anomie des conduites individuelles et collectives, mais les difficultés et contraintes que les individus ont à gérer. Même la bigamie du père, si catastrophique pour la famille, a été rationnelle de son point de vue, suggère l'auteure, dans la situation qui était alors la sienne ; et les décisions en sens contraire qui s'en sont suivies le furent aussi à leur façon. Le livre montre combien la rationalité des décisions dans la famille est limitée par les contraintes auxquelles les membres se heurtent. Les Nour exercent leur rationalité en situation défensive et sans avoir en mains les cartes gagnantes, bien plus souvent que le contraire. C'est cette rationalité défensive et limitée qui caractérise leur précarité.

Mais les Nour résistent, et la famille est le collectif où s'organise leur résistance. C'est une deuxième grande leçon de l'étude. Cette découverte a été rendue possible par l'option méthodologique – recueillir une histoire de famille dans la durée et faire en sorte d'en saisir l'intersubjectivité. On savait par les enquêtes quantitatives l'intensité de l'attachement à la famille en milieu populaire. On voit dans le livre à quoi tient cet attachement, dans ce cas-là au moins. La famille Nour est bien sûr pour ses membres une source de « capital social ». Mais elle est plus que cela. Elle est un lieu où se construit et se transmet de l'énergie morale, ainsi qu'un capital qui n'avait pas encore été nommé comme tel, du « capital d'expérience biographique » selon le concept avancé par Catherine Delcroix. Ce « capital » est généré d'abord par le partage des expériences passées des parents, celles de leur enfance au Maroc, celles des épreuves du travail, et dans la réflexion commune à ce propos. A l'observation, le capital d'expérience biographique semble être la principale source de l'optimisme et de la force morale de la mère, de son acharnement à améliorer la situation familiale. Et c'est quelque chose qu'elle transmet aux enfants par la parole et par la pratique. Le père participe également à la constitution et à la transmission de ce capital. Dans cette famille, le capital d'expérience biographique est une ressource de la rationalité stratégique.

La famille en a besoin car les épreuves sont multiples. Si certaines viennent de l'intérieur, bien plus viennent de l'extérieur et du destin. Hors de chez eux, les membres de la famille participent à des cadres sociaux très divers, souvent des institutions de service public. Il arrive qu'ils y soient traités avec humanité. Certains agents les ont aidés au-delà de leur mandat, tel éducateur, tel psychiatre, tel médecin. D'autres fois, souvent, ils ont été traités sans aménité. A l'école par exemple ou devant la justice, ou encore par l'aide sociale. Les Nour y ont fait

des expériences qui ont alimenté le sentiment d'être victimes de racisme. Ce sentiment les habite presque tous, avec des tonalités différentes. L'auteure n'y insiste pas. Mais il lui est arrivé de devoir sortir de sa neutralité d'observatrice pour éviter qu'un enfant Nour en difficulté n'écope d'une solution qui aurait aggravé sa situation.

*La famille Nour* fait voir un côté paradoxal de notre société organisée. Elle aide à vivre. Au sens propre, parfois : quatre des enfants Nour ont eu besoin d'aide vitale et ils l'ont reçue. En même temps, elle accable au quotidien. Les familles de l'immigration sont stigmatisées, leurs membres souvent discriminés. Mais face à cela elles ne restent pas passives. Tout en gardant le contrôle de leurs émotions, elles savent aussi mobiliser des atouts singuliers pour tenir bon.

Françoise Lorcerie